CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LAUMONIER (Paul), « Appendice », *Œuvres complètes Art poëtique françois (1565) Les Œuvres (1567)*, XIV, RONSARD (Pierre de), p. 193-203

DOI : 10.48611/isbn.978-2-406-12762-8.p.0205

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1949. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

APPENDICE

ELEGIE
de Pierre de Ronsard
à J. Grevin [1]

GREVIN, en tous mestiers on peult estre parfaict :
Par longue experience un advocat est faict
Excellent en son art, & celuy qui pratique
Dessus les corps humains un art Hippocratique :
Le sage Philosophe, & le grave Orateur,
Et celuy qui se dit des nombres inventeur
Par estude est sçavant : mais non pas le Poëte,
» Car la Muse icy bas ne fut jamais parfaicte,
Ny ne sera, GREVIN : la haulte Deité
Ne veult pas tant d'honneur à nostre humanité
Imparfaicte & grossiere : & pource elle n'est dine
De la perfection d'une fureur divine.
Le don de Poësie est semblable à ce feu,

1. Paru en tête du *Théâtre de J. Grévin*, publié en 1561 à Paris, chez Vincent Sertenas et Guillaume Barbé (le privilège est du 16 juin 1561). Bibl. Nat. Rés. Ye 1808.

Cette élégie de Ronsard n'a pas été recueillie dans ses *Œuvres* de son vivant, pour la raison qu'il a indiquée lui-même, sa rupture avec Grévin, devenu son adversaire dans le camp huguenot. V. ci-dessus l'Introduction. Elle reparut seulement dans l'édition de Lyon (1592, t. V) et dans les éditions de Paris, 1609 et suiv., parmi les *Pièces retranchées*, sous le nom de Discours. — Sur cet auteur dramatique, v. Lucien Pinvert, *Jacques Grévin*, thèse de Nancy (Paris, Fontemoing, 1898) et du même la *Notice* placée en tête du Théâtre complet de J. Grévin (Paris, Garnier, 1922). Cf. mon t. X, p. 235.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Lequel aux nuicts d'hyver comme un presage est veu
Ores dessus un fleuve, ores sur une prée,
Ores dessus le chef d'une forest sacrée,
Sautant & jallissant, jettant de toutes pars
Par l'obscur de la nuict de grans rayons espars [1] :
Le peuple le regarde, & de frayeur & crainte
L'ame luy bat au corps, voyant la flame saincte.
A la fin la clarté de ce grand feu descroist,
Devient palle & blaffart, & plus il n'apparoist :
En un mesme pays jamais il ne sejourne,
Et au lieu dont il part jamais il ne retourne :
Il saute sans arrest de cartier en cartier,
Et jamais un païs de luy n'est heritier,
Ains il se communique, & sa flame est montrée
(Où moins on l'esperoit) en une autre contrée.
Ainsi ny les Hebreux, les Grecs, ny les Romains
N'ont eu la Poësie entiere entre leurs mains :
Elle a veu l'Allemagne, & a pris accroissance
Aux rives d'Angleterre, en Escosse, et en France,
Sautant deçà delà, & prenant grand plaisir
En estrange païs divers hommes choisir,
Rendant de ses rayons la province allumée [2],
Mais bien tost sa lumiere en l'air est consumée.
» La louange n'est pas tant seulement à un [3],
» De tous elle est hostesse, & visite un chacun,
» Et sans avoir égard aux biens ny à la race,
» Favorisant chacun, un chacun elle embrasse.
Quant à moy, mon GREVIN, si mon nom espandu
S'enfle de quelque honneur, il m'est trop cher vendu,

1. Il s'agit des feux follets (on disait alors les ardants). — « Par l'obscur de la nuit » est une expression calquée sur celle de Virgile : *sub obscurum noctis* (*Georg.*, I, 478).
2. C.-à-d. l'un des pays susdits.
3. « Tant seulement » traduit le latin *tantummodo* = seulement.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Et ne sçay pas comment un autre s'en contente :
Mais je sçay que mon art grevement me tourmente,
Encore que, moy vif, je jouysse du bien
Qu'on donne apres la mort au mort qui ne sent rien.
Car pour avoir gousté les ondes de Permesse
Je suis tout aggravé de somne & de paresse,
Inhabile, inutile : & qui pis, je ne puis
Arracher cest humeur dont esclave je suis.
Je suis opiniastre, indiscret, fantastique,
Farouche, soupçonneux, triste & melancolicque,
Content & non content, mal propre, & mal courtois :
Au reste craignant Dieu, les princes & les lois,
Né d'assez bon esprit, de nature assez bonne,
Qui pour rien ne voudroit avoir faché personne :
Voylà mon naturel, mon GREVIN, & je croy
Que tous ceux de mon art ont tels vices que moy.
Pour me recompenser, au moins si Calliope
M'avoit faict le meilleur des meilleurs de sa trope,
Et si j'estois en l'art qu'elle enseigne parfait,
De tant de passions je seroy satisfait :
Mais me voyant sans plus icy demy Poëte,
Un mestier moins divin que le mien je souhaitte.
Deux sortes il y a de mestier sur le mont
Où les neuf belles Seurs leurs demeurances font [1] :
L'un favorise à ceux qui riment & composent,
Qui les vers par leur nombre arrengent & disposent
Et sont du nom de vers dicts versificateurs :
Ils ne sont que de vers seulement inventeurs,
Froids, gelez & glacez, qui en naissant n'apportent
Sinon un peu de vie, en laquelle ils avortent :

1. Le mont Parnasse, dont les anciens Grecs avaient fait le séjour des Muses.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Ils ne servent de rien qu'à donner des habits
A la cannelle, au succre, au gingembre, & au ris[1] :
Ou si, par trait de temps[2], ils forcent la lumiere,
Si est-ce que sans nom ils demeurent derriere,
Et ne sont jamais leus, car Phebus Apollon
Ne les a point touchez de son aspre éguillon.
Ils sont comme apprentis, lesquels n'ont peu atteindre
A la perfection d'escrire ny de peindre :
Sans plus ils gastent l'encre, & broyant la couleur
Barbouillent un portrait d'inutile valeur.
L'autre preside à ceux qui ont la fantasie
Esprise ardentement du feu de Poësie,
Qui n'abusent du nom, mais à la verité
Sont remplis de frayeur & de divinité.
Quatre ou cinq seulement sont apparus au monde,
De Grecque nation, qui ont à la faconde
Accouplé le mystere, & d'un voile divers
Par fables ont caché le vray sens de leurs vers,
A fin que le vulgaire, amy de l'ignorance,
Ne comprist le mestier de leur belle science,
Vulgaire qui se mocque, & qui met à mespris
Les mysteres sacrez, quand il les a compris.
Ils furent les premiers qui la Theologie
Et le sçavoir hautain de nostre Astrologie,
Par un art tressubtil de fables ont voilé,
Et des yeux ignorans du peuple reculé[3].
Dieu les tient agitez, & jamais ne les laisse,

1. Souvenir d'Horace, *Epist.* II, 1, fin ; repris par Boileau, *Epit.* I, 38 ; *Sat.* III, 127.

2. C.-à-d. avec le temps, à la longue. Déjà vu, t. III, p. 33, vers 466.

3. Ronsard a plus d'une fois noté ce symbolisme des « fables » païennes. Voir notamment mon t. XII, p. 50, et ci-dessus l'*Abbrégé de l'Art poëtique fr*[s], début, texte et notes.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

D'un aguillon ardant il les picque & les presse [1].
Ils ont les pieds à terre & l'esprit dans les Cieux,
Le peuple les estime enragez, furieux,
Ils errent par les bois, par les monts, par les prées,
Et jouyssent tous seuls des Nymphes & des Fées [2].
Entre ces deux mestiers [3], un mestier s'est trouvé,
Qui, tenant le milieu, pour bon est approuvé,
Et Dieu l'a concedé aux hommes, pour les faire
Apparoistre en renom par dessus le vulgaire,
Duquel se sont polis mille autres artisans,
Lesquels sont estimez entre les mieux disans :
Par un vers heroïque ils ont mis en histoire
Des Princes & des Rois la proesse & la gloire,
Et comme serviteurs de Belone & de Mars
Ont au son de leurs vers animé les soldars [4].
Ils ont sur l'eschaffaut [5] par feinctes presentée
La vie des humains en deux sortes chantée,
Imitant des grands Rois la triste affection [6]
Et des peuples menus la commune action [7].
La plainte des Seigneurs fut dicte Tragedie,

1. Souvenir d'Ovide, *Fastes*, VI, 5 et *Ars amat.*, III, 549 :
Est deus in nobis, agitante calescimus illo.

2. Sur la rencontre de ces deux noms et le sens du second, v. les articles de Plattard et de Prévôt dans la Revue du Seiz. siècle, t. XI (1924) et XII (1925), et mon article complémentaire sur « Les Fées dans l'œuvre de Ronsard » aux *Mélanges Nitze* (U. S. A., Modern Philology, vol. XXXVIII, n° 3, février 1941). Cf. mon t. X, p. 13, note 4, et XII, p. 29, note 2.

3. C.-à-d. celui de simple versificateur et celui de poète inspiré.

4. Allusion au poète grec Tyrtée et au poète latin Ennius. Ronsard a lui-même composé dans ce genre la *Harangue de Fr. de Guise aux soudars de Metz* et l'*Exhortation au camp du Roy* (voir les t. V et XI de la présente édition).

5. C.-à-d. sur la scène d'un théâtre. Cf. t. X, p. 18, vers 36, et p. 333, vers 4.

6. C.-à-d. les passions, *affectus concitati*, dit Quintilien en parlant de la tragédie, *Inst. orat.*, VI, ch. 2.

7. C.-à-d. les actes ordinaires des gens d'humble condition.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

L'action du commun fut dicte Comedie.
L'argument du Comicque est de toutes saisons,
Mais celuy du Tragicque est de peu de maisons [1] :
D'Athenes, Troye, Argos, de Thebes & Mycenes
Sont pris les argumens qui conviennent aux scenes.
Rome t'en a donné, que nous voyons icy [2],
Et crains que les François ne t'en donnent aussi [3].
Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la Grecque Tragedie,
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos Rois
La jeune Comedie en langage François,
Et si bien les sonna, que Sophocle & Menandre,
Tant fussent-ils sçavans, y eussent peu apprandre [4] :
Et toy, GREVIN, apres, toy mon GREVIN encor,
Qui dores ton menton d'un petit crespe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutesfois les Muses amenées,
Et nous as surmontez, qui sommes jà grisons,
Et qui pensions avoir Phebus en nos maisons [5].

1. Il s'agit des familles (sens du mot « maison ») qui ont régné dans les villes énumérées ensuite et dont l'histoire dramatique a fourni des sujets aux tragiques grecs et au moraliste latin Sénèque.

2. C.-à-d. dans la tragédie de *César*, pour laquelle Grévin s'est inspiré du *Julius Caesar* de son maître M.-A. Muret (cf. L. Pinvert, *op. cit.*, pp. 137 et suiv.).

3. Quand ceci fut écrit, les Français étaient à la veille des guerres civiles, que les passions religieuses devaient déchaîner jusqu'à l'avènement de Henri IV. La crainte de Ronsard n'était que trop fondée, et les sujets de tragédie n'ont pas manqué en France de 1562 à 1592.

4. C'est en effet Etienne Jodelle qui le premier composa à la manière grecque une tragédie régulière, *Cléopâtre*, et une comédie, *la Rencontre*. Mais ces pièces ne méritent pas l'éloge de ces deux derniers vers, qui se ressentent encore de l'enthousiasme que souleva en 1553 le succès de Jodelle parmi les membres de la Brigade (cf. t. V, p. 53, notes). Au reste Ronsard oublie ici Jean de la Peruse, duquel il avait fait le même éloge en 1554 (voir t. VII, p. 94).

5. D'après ce passage, vu que Grévin est né en 1537, ce « discours » de Ronsard fut écrit très probablement dans la première moitié de 1560. D'autre part on sait par Grévin lui-même que la représentation de la

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Amour premierement te blessa la poictrine
Du dart venant des yeux d'une beauté divine,
Qu'en mille beaux papiers tu as chanté[e] à fin
Qu'une si belle ardeur ne prenne jamais fin [1].
Puis tu voulus sçavoir des herbes la nature,
Tu te feis Medecin, & d'une ardente cure [2]
Doublement agité, tu appris les mestiers
D'Apollon, qui t'estime et te suit volontiers,
A fin qu'en nostre France un seul GREVIN assemble
La docte Medecine & les vers tout ensemble [3].

tragédie de *César* et de la comédie des *Esbahis* eut lieu à Paris, au collège de Beauvais, le 16 février 1560 (a. st., donc 1561 n. st.). Enfin un portrait de Grévin, gravé au verso du titre de son *Théâtre*, dès la première édition, porte sur l'encadrement deux dates très importantes, en haut 1561, qui est celle de la publication, en bas AN. ÆT. XXIII, qui est celle de l'âge de l'auteur. Notons encore que le privilège accordé pour ladite publication est du 16 juin 1561, et que cette date, comme celle du portrait de Grévin, est nécessairement du nouveau style. — La date de 1558 pour la représentation de *César*, adoptée par E. Faguet et par L. Pinvert dans leurs thèses, est une erreur, dont le premier responsable est Charles de Fieux, chevalier de Mouy, auteur du *Journal chronologique du théâtre fr*[t], auquel ils ont ajouté foi, alors qu'il n'en mérite aucune.

1. Allusion à l'amour de Grévin pour Nicole Estienne, fille du savant imprimeur Charles Estienne, qu'il a chantée sous le nom d'Olympe dans un recueil d'une centaine de sonnets, publié en 1560 (privil. du 25 novembre 1559) avec des liminaires de Ronsard, Du Bellay et Belleau. L'encadrement du portrait dont nous venons de parler porte cette devise en grec : ou Olympe ou rien. Toutefois Grévin n'épousa pas son idole, qui lui préféra un docteur-régent de la Faculté, Jean Liébault, dont la carrière fut très brillante.

2. C.-à-d. avec un soin passionné. — D'après les archives de la Faculté de médecine de Paris, Grévin fut reçu bachelier en médecine en 1560, après ses quatre années règlementaires d'études, et licencié en 1561 ; il soutint sa thèse de doctorat le 14 juin de cette même année. Je dois cette note et la précédente à L. Pinvert, *op. cit.*

3. Phœbus-Apollon était, en effet, dieu de la médecine et dieu de la poésie à la fois.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Sonet [à sœur Anne de Marquets] [1]

Quelle nouvelle fleur apparoist à nos yeux ?
D'où vient ceste couleur, si plaisante & si belle ?
Et d'où vient ceste odeur passant la naturelle,
Qui parfume la terre, & va jusques aux cieux ?
La rose, ny l'oillet, ny le lis gracieux,
D'odeur, ny de couleur ne sont rien aupres d'elle :
Aux jardins de Poissy croist ceste fleur nouvelle,
Laquelle ne se peut trouver en autres lieux.
Le printemps & les fleurs ont peur de la froidure,
Ceste divine fleur est tousjours en verdure,
Ne craignant point l'hyver qui les herbes destruict :
Aussi Dieu pour miracle en ce monde l'a mise,
Son printemps est le ciel, sa racine est l'Eglise,
Sa foy & œuvres sont ses fueilles & son fruict.

Sonet au lecteur [2]

Ainsi qu'on void ondoyer à l'escart
Du pied d'un roc une vive fontaine,
Qui va baignant les herbes de la plaine
Que ses beaux flots fendent de part en part :
Ce livre ainsi, lequel a plus d'egard
A la vertu qu'à la mensonge vaine,
Baigne la France, & d'une riche veine
Ses claires eaux purement nous depart.

1. Paru en tête des *Sonets, Prieres et Devises en forme de Pasquins* pour l'Assemblée de Messieurs les Prelats & Docteurs, tenue à Poissy, MDLXI, Paris, Guillaume Morel, 1562, p. in-8° (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 8898).
2. Paru en tête de *Remonstrance de la vraye religion, au Roy treschrestien Charles IX*, par F. Melchior de Flavin, religieux cordelier. Paris, Nicolas Chesneau, 1562, in-8° (Bibl. Nat. Lb^{33} 46).

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Ce livre icy combat les heresies,
Les vanitez, erreurs & frenesies,
Qui sainte Eglise ont agité bien fort :
Mais plus elle est de sectes agitée,
Plus se soustient, comme une roche au bord
Moins cede aux vents, plus elle est tourmentée.

Au Roy. Chant I[1].

Come un lis à la rose blanche,
Comme une rose sur la branche,
Fleurissent, l'honeur du jardin,
Et croissent quand une pucelle,
De sa main delicate & belle,
Les arrouse soir & matin.
Ainsi croist la belle jeunesse
De nostre grand Roy qui sans cesse
Porte du fruict avant ses mois,
Bien arrousé de la doctrine
Et des conseils de Caterine,
Pour se faire l'honeur des Rois[2].

1. Cette ode, reproduite par E. Tricotel dans le *Bulletin du Bouquiniste* du 15 janvier 1872, par Marty-Laveaux dans la *Langue de la Pléiade*, t. II, p. 417, enfin par moi dans l'appendice de mon *Tableau Chronologique* (1911) a été réunie pour la première fois aux *Œuvres* de Ronsard, dans mon édition in-8° Lemerre, t. VI, p. 417.

Elle fut récitée comme prologue à la représentation du *Brave* de Baïf, joué le 28 janvier 1567 à l'hôtel de Guise devant Charles IX et Catherine de Medicis (Bibl. Nat. Rés. Yf 3902). Quatre autres odes furent récitées entre les actes de cette comédie, sans avoir plus de rapport avec elle : de Baïf *A la Roine*, de Desportes *A Monsieur*, de Filleul *A Monsieur le Duc*, de Belleau *A Madame*. C'était, comme on l'a remarqué, un simple artifice, remplaçant la manœuvre du rideau (cf. J. Madeleine, Revue de la Renaissance, 1903, p. 46).

2. La comparaison de ces deux premières strophes vient de Naugerius (le poète vénitien Navagero). Ronsard semble l'avoir affectionnée (cf. t. VII, p. 77; XII, p. 173; XIII, p. 80).

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Non seulement son âge tendre
S'efforce pour homme le rendre,
Mais à l'envi croissent encor
De sa jeunesse fleurissante
L'honeur & les vertus, qu'on chante
Avoir poli le siecle d'or [1].
O Ciel, aux courses empennées [2],
Haste de ce Roy les années
Changeant son printans en esté,
Afin qu'en pareille puissance
Fleurissent la Muse & la lance,
Colonnes de sa Majesté.
La chose aviendra : je l'augure,
Voyant du ciel la flamme pure
Qui autour de son chef reluit
D'une belle & vive lumiere,
Come fait l'estoile premiere,
Qui fait un beau jour de la nuit.

Dialogue du Libraire et du Passant [3]

P. Quel est ce livre ? L. Estranger. P. Qui l'a faict ?
L. Le grand Osie, en sçavoir tout parfaict [4].

1. Charles IX, né le 27 juin 1550, n'avait alors que 17 ans ; mais il donnait de belles espérances.

2. C.-à-d. ailées, métaphore pour signifier la rapidité de leur cours. Ronsard dit ailleurs « le Temps ailé ».

3. Paru d'abord en 1566 aux liminaires du livre intitulé *Confession Catholique de la foy Chrestienne, escrite premierement en Latin par Stanislas Hosius, Cardinal Polonois, Evesque de Varme, et maintenant mise en François par Jean de Lavardin, Vandomois, Seigneur de Rannay et Abbé de l'Estoille*. A Paris, chez Claude Fremy, en la rue sainct Jacques, à l'enseigne sainct Martin, 1566.

Le privilège est daté du douze février 1566. C'est donc bien là l'édition princeps. Ces vers n'ont pas été réunis aux *Œuvres* de Ronsard avant l'édition collective de 1587. Cf. H. Vaganay, R. S. S., 1921, p. 260.

4. Stan. Hosius, cardinal polonais, nommé au titre.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

P. Qui l'a conduit des terres Poulonnaises
Et faict sonner nos parolles Françoises ?
L. C'est Lavardin, ce sçavant translateur,
Et docte autant que le premier aucteur.
P. De quoy discourt ce livre magnificque ?
L. De nostre Loy, de la foy Catholicque,
Tout ce qu'il fault retenir ou laisser,
Et qu'un Chrestien doit à Dieu confesser,
Pour estre net du fard de l'Heresie,
Croiant l'Eglise, et non la fantasie
De ces cerveaux esvantez, esgarez,
Qui par orgueil sont de nous separez.
Et brief, Passant, si le zele t'allume
Des peres vieux, achette ce volume
Pour vivre seur en la ferme union.
Mais si tu es de l'autre opinion,
Et si tu veux les mensonges ensuivre
Des nouveaux fouz, n'achette pas ce livre
Pour t'en mocquer, tu porterois en vain
En lieu d'un livre un fardeau dans la main.

© 1949. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.